Passer l'hiver

Du même auteur

ROMANS

Je vais bien, ne t'en fais pas
Le Dilettante, 2000
Pocket, 2001

À l'Ouest
Éditions de l'Olivier, 2001
Pocket, 2002

Poids léger
Éditions de l'Olivier, 2002
Le Seuil, « Points » n°P1150

ROMANS JEUNESSE

On ira voir la mer
L'École des loisirs, « Médium », 2002

La Messe anniversaire
L'École des loisirs, « Médium », 2003

OLIVIER ADAM

Passer l'hiver

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.82360.461.0

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2004.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Karine
encore et toujours.

« Et dire
que nous n'aurons même pas
passé l'hiver. »

DOMINIQUE A.

Pialat est mort

J'avais trop bu et Pialat était mort. J'avais appris ça dans la soirée. Les petites dormaient à l'étage. Après le repas je les avais bordées. J'avais eu un mal de chien à les laisser seules, là-haut, dans le noir de leurs chambres, à m'arracher à leurs visages paisibles, leurs fronts pâles, leurs mains fines posées sur la couverture. Marie était sortie, une réunion ou je ne sais plus quoi, elle passait pas mal de temps à l'extérieur ces temps-ci.

La télévision était muette mais j'entendais tout, les dialogues, les voix, les intonations, tout. Pialat était là, sur l'écran, bien vivant, Sandrine Bonnaire lui demandait pourquoi il était triste et il répondait « je ne suis pas triste, je suis fatigué ». Moi aussi depuis quelque temps, je n'avais plus que cette réponse à offrir.

J'ai fini mon verre debout devant la porte-fenêtre. Le jardin, c'était juste une étendue de

terre, des boules brunes et grasses, des monticules, entre lesquels se nichaient de grandes herbes dérisoires. J'avais planté une balançoire au milieu, les filles ne s'en servaient jamais, elles ne voulaient pas mettre de bottes, ni salir leurs jolies baskets.

Le vent soufflait par rafales, ça faisait des jours qu'il soufflait comme ça, lavait la lumière, ratissait le sable, le faisait voler au-dessus des dunes, entre les chalets blancs, le long de la mer grise où frayaient des ferries aux ventres énormes. Ça s'engouffrait dans les rues, déposait du sable sur les trottoirs, sur le sol des cafés, des boutiques, dans les maisons, partout. Le temps changeait à toute vitesse, passait en un instant d'un soleil de verre à un ciel de charbon. Dans l'après-midi, j'avais emmené les filles sur la jetée, on avait marché sur la digue, on peinait à avancer tellement ça soufflait. Lila avait pris du sable dans les yeux, elle avait pleuré longtemps, hurlé qu'elle voulait rentrer. Sa sœur l'avait consolée, on avait marché sur la plage, il y avait de grands immeubles, une route droite où se dressaient des

baraques à frites, des bars aux vitres embuées, des pavillons noyés. On progressait lentement, les filles éclataient de rire, se chamaillaient, Marion chipait dans les cheveux de Lila des élastiques multicolores qu'elle fourrait dans les poches de sa doudoune rose. Elles se poursuivaient entre les baraques en bois peint, j'aimais les voir comme ça, rien ne pouvait me faire autant de bien. Au loin moutonnaient de gros nuages noirs, ils arrivaient à toute vitesse, on les voyait au-dessus des dunes blanches, des falaises de craie où s'échouaient des étendues rases, des champs de colza, la lande mauve et jaune. On a fait demi-tour mais c'était trop tard, la pluie s'est abattue d'un coup, si serrée qu'elle faisait mal. On s'est réfugiés dans un blockhaus. Par la fente rectangulaire, on voyait tomber la pluie, l'alignement des pieux de bois, les bouées du chenal, un bateau se diriger vers le port de commerce, le sable lissé, brossé sans répit. Lila s'est blottie dans mes bras en râlant que ça sentait mauvais, qu'elle avait peur et qu'elle voulait maman. Marion s'est mise à crier et à danser comme une

folle. Avec Lila on s'est regardés dans les yeux et au bout d'un moment, j'ai vu qu'elle esquissait un sourire. Je l'ai chatouillée en poussant des rugissements terribles pour être sûr. Elle s'est levée d'un bond et a décrété que c'était fini il ne pleuvait plus. On est sortis, on a marché près de l'eau, on était trempés, j'aurais voulu que ça ne s'arrête jamais.

Il était déjà tard lorsque nous sommes rentrés à la maison. Marie avait laissé un mot sur le buffet, elle reviendrait vers onze heures. Les filles sont montées dans leur chambre et je suis allé chercher des serviettes. Elles se sont mises en pyjama pendant que je préparais le repas. Je les ai coiffées sur le canapé du salon. On a dîné devant la télé, la petite bâillait entre deux bouchées, elle a laissé la moitié de son assiette et s'est collée contre moi, le pouce coincé dans la bouche. Elle s'est endormie en quelques minutes. Marion ne voulait pas se coucher, elle disait qu'elle n'avait pas sommeil. J'ai dû me fâcher, j'ai dû élever la voix, je détestais cela, vraiment ça me déchirait.

Quand l'image de Pialat est apparue sur l'écran, je me servais mon premier whisky. Il y avait son visage en plan fixe, j'ai monté le son, et là j'ai compris, j'ai compris qu'il était mort. J'ai senti quelque chose en moi s'affaisser.

J'ai fini la bouteille de vin devant la télévision. Je suis tombé sur cette phrase : *la tristesse durera toujours*. Pialat débarquait dans ce foutu dîner, s'asseyait, mangeait sa charlotte et déballait tout, et tout ce qu'il disait me bouleversait, le moindre de ses mots me touchait. Regarder ça me donnait envie de mourir. La beauté me donnait toujours envie de mourir, elle me plongeait dans un état de fragilité extrême difficile à expliquer. J'ai eu subitement envie de monter voir les filles, de les regarder dormir, comme si ça pouvait être la dernière fois, mais je suis resté dans le salon, j'ai eu peur de les réveiller.

Les phares d'une voiture ont éclairé le salon. J'ai cru que c'était Marie mais c'était le voisin qui rentrait. Sa maison était mitoyenne à la nôtre, absolument identique, comme toutes celles